

par Laurent  
SCHLUMBERGER,  
pasteur

## SOMMES-NOUS UNE ÉGLISE QUI RELAIE L'APPEL DE DIEU ?

*Chaque synode de l'Eglise réformée de France s'ouvre par un message donné par le président du conseil. Ni rapport de gestion, ni « état de l'Union », ce message vise à replacer la session qui s'ouvre dans la perspective des synodes précédents et à lui donner une impulsion.*

*Le texte qu'on lira ci-dessous a été prononcé à Angers, le 16 novembre 2001, devant le synode régional de l'Ouest. La région Ouest est la plus disséminée des régions de l'Eglise réformée de France : elle rassemble une cinquantaine d'Eglises locales dispersées dans une vingtaine de départements. Depuis plusieurs années, sous la bannière de Jg 6,14, « Va avec cette force que tu as ! », ces Eglises insistent sur la collaboration entre elles (rompre l'isolement induit par la dissémination), l'effort de formation (favoriser un sacerdoce universel vraiment vécu) et le témoignage (franchir les frontières de l'Eglise connue). C'est ce dernier point que le message donné au synode d'Angers a privilégié.*

*Qu'on ne s'attende donc pas à lire un traité d'ecclésiologie globale et équilibrée : ce message est par nature situé dans un temps, un espace et une intention bien particuliers. Mais, on le sait, il n'y a pas d'accès fécond à l'universel qui ne passe par le singulier. Ainsi ces échos sont-ils offerts au lecteur avec l'espoir de l'aider à mieux percevoir les urgences qui se présentent à lui dans la mission de toute l'Eglise.*

*Laurent Schlumberger est pasteur. Il préside actuellement le conseil régional de la région Ouest de l'Eglise réformée de France. Il réside à Tours.*

## 1. Nous vivons d'un appel reçu

Frères et sœurs, je voudrais commencer ce message en vous parlant de téléphone, d'individu et de bioéthique<sup>1</sup>.

Il y a quelques semaines, le nombre de titulaires d'abonnements de téléphones portables a dépassé celui des téléphones fixes. Si cet outil est très utile dans certaines circonstances ou pour certaines professions, on reste toutefois songeur devant ce chiffre, si l'on s'en tient à la pauvreté de certaines conversations entendues dans les trains ou les lieux publics. Les téléphones portables semblent souvent sonner pour un rien, à moins de considérer que l'important n'est pas dans les propos échangés mais dans le fait même de les échanger, non pas dans le contenu mais dans la relation, non pas dans ce qu'on a à se dire mais dans le fait même d'appeler et, plus encore, d'être appelé. A mon sens, cet engouement pour un équipement qui se banalise malgré un coût qui reste élevé, réside dans ce sentiment qu'il entretient : grâce à lui, je peux être appelé, n'importe quand, n'importe où.

Des études psychiatriques récentes ont noté une augmentation sensible des effondrements dépressifs, en particulier chez des personnes en bonne santé, aux responsabilités importantes, à l'image valorisée dans leur entourage et que rien ne semblait prédisposer à cette maladie. Bon nombre d'enseignants avouent être désemparés par le désarroi croissant qu'ils ressentent chez bien des élèves, désarroi qui se traduit par une violence sourde ou déclarée, par la difficulté de vivre en communauté scolaire, par l'absence d'usages minimaux de politesse. Nous-mêmes, dans notre propre vie quotidienne, nous avons parfois des difficultés à assumer à la fois la multitude des tâches qui nous requièrent et une solitude souvent douloureuse, comme si être soi exigeait une énergie toujours plus importante.

Je me demande si ces phénomènes épars ne sont pas des symptômes convergents, qui expriment une contradiction marquante de notre modernité. D'un côté, l'individu est par principe survalorisé : tout lui est possible lui répète-t-on, ses désirs ne sauraient souffrir aucune remise en cause, ses émotions ou ses impulsions sont le nec plus ultra de l'authenticité donc de la vérité, « c'est mon choix » est devenu l'argument ultime qui clôt un débat avant même qu'il ne soit ouvert. De l'autre côté, ce même individu est délaissé, méprisé, nié : car il pressent bien qu'il est courtisé, mis sur un piédestal, non pas pour lui-même mais par intérêt, non pas en raison d'une singularité propre mais parce qu'il est un consommateur, qu'il est une cible potentielle et qu'il représente une valeur aux yeux de qui le courtise. Autrement dit, l'individu en général, théorique,

---

<sup>1</sup> Le texte proposé ici n'a pas été modifié par rapport à ce qui a effectivement été prononcé. Seules quelques notes sont introduites pour éclairer le lecteur trop éloigné du contexte.

est de plus en plus porté au pinacle, mais l'individu en particulier, la personne de chair et de sang est de moins en moins appelée par son nom.

Les questions bioéthiques sur le commencement et la fin de la vie humaine s'accroissent, au fil des progrès techniques et des expériences inédites. Les meilleurs spécialistes eux-mêmes avouent avoir bien du mal à suivre ce rythme ! Diagnostic pré-implantatoire, cellules souches, recherches sur les embryons surnuméraires, clonage, débat sur les statuts de pré-embryon et d'embryon, de conceptus<sup>2</sup> et de fœtus, etc., ces questions renvoient toutes d'une manière ou d'une autre à l'interrogation plus fondamentale : où commence et où finit l'humain ? Or, cette interrogation est souvent traitée en termes strictement biologiques, presque sous un angle mécaniste : il y a de l'humain (ou non, selon les options) à partir de la conception ou de tant de jours après la conception, il y a de l'humain (ou non) dans des embryons congelés, il y a de l'humain (ou non) dans de l'ADN fragmenté et brevetable (ou non), etc. En traitant ces questions sous cet angle chosifiant, d'ailleurs tellement chosifiant que les implications financières en sont considérables, on en oublie qu'il y a de l'humain bien avant et bien après la biologie. Il y a déjà de l'humain, bien avant la rencontre de deux cellules sexuelles, dans le désir, l'espérance, le projet d'un couple. Il y a de l'humain, bien après le décès, dans les souvenirs, les traces, les fécondités de cette vie disparue chez celles et ceux qui lui survivent. Il y a de l'humain dans le tissu de paroles, de silences, d'appels, de réponses, qui précède et qui suit, qui enserre et qui nourrit toute vie humaine, bien au-delà de ses limites biologiques. Ce tissu est invisible mais réel, il est vital et ses déchirures entravent l'épanouissement de l'humain, parfois jusqu'à rendre sa vie impossible.

Téléphones portables, solitude individualiste, étroitesse d'une approche trop exclusivement biologique de l'humain. A travers ces exemples, c'est cela que je veux évoquer avec vous : la place, ou non, de l'appel dans notre vie, et plus particulièrement dans notre vie d'Eglise. L'être humain vit d'appels reçus et il meurt aussi d'appels qu'il ne reçoit pas. Il est un être de réponse, toujours précédé par quelqu'un ou quelque chose qui le requiert.

J'évoquais il y a un instant l'enfant à venir et j'y reviens d'un mot. L'enfant est précédé par les paroles de ceux qui vont l'accueillir. Sera-t-il garçon ou fille, à qui ressemblera-t-il, quel sera son avenir, quel nom choisirons-nous : l'enfant est attendu, avant même d'être conçu. Il répondra, peu ou beaucoup, à ces attentes. Celles-ci, en retour, évolueront et se modifieront. Au cours de son éducation, l'enfant sera précédé par des valeurs : celles de sa famille, de l'école, du club sportif, de l'Eglise,

---

<sup>2</sup> Nom choisi par certaines équipes de biologistes anglo-saxons pour désigner l'amas de cellules (16 ou 32 au maximum) fruit d'une fécondation artificielle en vue d'obtenir des lignées de cellules-souches.

que sais-je encore. Là encore, il devra répondre. Plus tard, devenu adulte, il sera attendu, requis, appelé, par exemple dans sa vie professionnelle ou civique, et il devra trouver ses réponses. Il y a toujours quelque chose ou quelqu'un qui nous précède, nous requiert, nous appelle. Et nous savons bien qu'à l'inverse, si aucune parole, si rien ni personne n'attend le petit d'homme, alors le bébé ne se développera pas, l'enfant se murera dans son silence, l'adolescent errera dans son angoisse, le vieillard se laissera dépérir.

A ignorer ce qui le précède, l'être humain creuse sa propre tombe. Ce thème-là, qui paraît tellement contemporain, est familier au lecteur des Ecritures bibliques. On pourrait presque dire que la Bible ne parle que de cela, que d'appels reçus ou non, de réponses données ou non. Ainsi, lorsque l'homme persiste à ignorer ce qui le précède, lorsqu'il croit qu'il est son propre commencement, lorsqu'il se lance à lui-même un appel, en général par le biais d'une idole, c'est ce que la Bible appelle le péché. Mais plus encore que cette auto-nomination et ses effets pervers, la Bible insiste bien sûr sur le caractère décisif de l'appel lancé par Dieu. Pensons à Abraham, appelé à se mettre en route, à Moïse, appelé au buisson ardent, aux prophètes et aux apôtres, appelés à se lever et à témoigner.

Il y a plus. L'appel de Dieu est bien plus essentiel et fondateur encore que ces appels lancés à des individus singuliers. Si Dieu est qualifié de Sauveur, c'est parce qu'il appelle un peuple, son peuple et chacun de ses membres : « Ainsi parle le Seigneur qui t'a créé, Jacob, qui t'a formé Israël : ne crains pas car je t'ai racheté, je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi » (Es 43,1). L'apôtre Paul souligne fortement cette dimension d'appel, puisqu'il désigne très souvent les chrétiens comme « appelés ». Appelés à quoi ? Appelés, tout simplement, sans autre précision ni complément.

Il y a plus encore. Dès leur première page, les Ecritures nous montrent Dieu appelant : « Dieu dit : 'Que la lumière soit !' Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne. Dieu sépara la lumière de la ténèbre. Dieu appela la lumière 'jour' et la ténèbre il l'appela 'nuit' ». (Gn 1,3-5) Dieu appelle en un double sens. Il appelle au sens d'interpeller, de convoquer : « Que la lumière soit ! ». Et il appelle au sens de désigner, de nommer : « Dieu appela la lumière 'jour' ». Pour Dieu, appeler c'est créer, c'est une seule et même action, et cette coïncidence lui appartient en propre. Dieu appelle non seulement certains humains particuliers à accomplir certaines missions particulières, Dieu appelle non seulement un peuple au salut, mais il appelle la création à être, la vie à surgir, l'être humain à exister. S'il y a de l'humain, c'est parce que Dieu appelle l'humain.

Pour la Réforme protestante, cette idée d'appel, de vocation, a été une notion centrale. La société médiévale était organisée selon une stricte hiérarchie d'états : serf/seigneur, par exemple. Au sommet de cette hiérarchie se trouvait le clerc et c'était à propos du clerc seulement

que l'on pouvait parler de vocation. En supprimant la séparation entre clercs et laïcs, la Réforme permet que cette notion de vocation s'élargisse à l'ensemble de la vie personnelle et sociale. Ce n'est pas seulement dans le domaine de la foi ou du ministère que l'on peut désormais parler de vocation, c'est à propos de la vie de chacun devant Dieu et du rôle de chacun dans la société. Luther et plus encore Calvin soulignent combien toute activité, notamment professionnelle, peut devenir le lieu d'un service de Dieu et du prochain, et donc être vue sous l'angle de la vocation. En fonction de sa situation, de ses capacités, de ses motivations, de la reconnaissance par autrui surtout, chacun est invité à exercer sa responsabilité pour discerner comment il peut réaliser ses potentialités. Pour discerner, plus intimement, à quoi Dieu l'appelle.

Aujourd'hui, l'opposition clerc-laïc ne marque plus comme autrefois notre société. Mais il y a d'autres cloisonnements, sans doute aussi étanches. Il vaudrait la peine de revisiter, dans ce domaine aussi, cette notion de vocation et d'en retrouver la pertinence. Car elle peut représenter une source de libération, par exemple à l'égard du primat si pesant de l'économique : ainsi, nous confessons que ce qui nous fait vivre, ce n'est ni la plus-value que nous dégageons, ni la consommation que nous soutenons. Ce qui nous fait vivre, ce sont les appels reçus des autres, qui nous précèdent et nous mettent en marche. Et ce qui nous fait vivre authentiquement, pleinement, d'une vie que les Ecritures qualifient d'éternelle, c'est l'appel reçu d'un Autre, le Père de Jésus-Christ, qui nous connaît par notre nom, nous relève et nous envoie.

## **2. Nous sommes témoins, envoyés pour faire résonner cet appel**

Nous vivons d'appels reçus. Nous vivons, plus profondément, d'un appel reçu de Dieu. Ce qui vaut pour chacun pris individuellement vaut aussi pour la communauté rassemblée. L'Eglise, comme l'étymologie même du mot l'indique, c'est la communauté de celles et ceux qui ont été appelés. L'Eglise ne se définit pas par ses convictions, ses engagements ou ses traditions, mais par le fait qu'elle est requise, appelée. Avant de se demander à quoi ou vers qui elle est appelée, il lui faut donc se souvenir qu'elle ne vit pas de l'excès d'elle-même, mais d'une pauvreté essentielle, creusée par l'appel de Dieu : « Heureux ceux qui se savent pauvres en eux-mêmes, le royaume des cieux est à eux » (Mt 5,3). L'Eglise est au bénéfice d'une parole reçue, dont elle ne devient jamais propriétaire mais qu'elle reçoit toujours à nouveau.

C'est pourquoi la foi du chrétien, comme la foi de l'Eglise, est toujours un mouvement de réception. C'est cette réception qui ouvre alors à sa propre parole. La parole par laquelle Dieu suscite le peuple des croyants provoque à son tour et comme en écho la parole de ce

peuple. Et cet écho résonne dans une double direction : en direction de Dieu, d'abord, dans la louange, la plainte, l'intercession ; il résonne ensuite en direction des hommes, pour leur faire connaître le Dieu vivant. Ce n'est pas l'Eglise elle-même qui s'avance alors vers le monde, avec ses convictions et de sa propre autorité : encore une fois, l'Eglise ne vit que de ce qu'elle reçoit. Mais la parole de Dieu ne résonne pas en dehors de paroles humaines, l'appel de Dieu ne retentit pas sans appel humain.

L'épisode biblique de la vocation de Samuel (1 S 3) est probablement l'un de ceux qui traduit le mieux ce lien indissoluble. Rappelez-vous. Par trois fois, Dieu s'adresse directement au jeune Samuel. Samuel entend bien cet appel, mais il ne sait pas encore qu'il s'agit de Dieu. L'appel de Dieu, qui est pourtant bien audible, reste sans effet, stérile. Or, il y a là, dans ce sanctuaire de Silo, un vieux prêtre, Eli. Eli n'a rien d'un héros : il est à la fin de sa vie, aigri, routinier, père de deux vauriens. Ce n'est pas sa parole qui aurait du poids ! Et pourtant, c'est parce qu'il révèle à Samuel que l'appel entendu vient du Seigneur que la parole de Dieu pourra devenir féconde dans la vie du jeune prophète. Pour être écoutée, et non plus seulement entendue, la parole de Dieu a dû faire le détour par la voix du vieil homme un peu misérable. Comme s'il fallait qu'elle soit authentifiée par un humain pour être audible. Comme si la parole de Dieu n'était repérable que dans les traces humaines qu'elle laisse.

Il n'y a pas de parole de Dieu entendue qui n'ait été lestée de parole humaine. Il n'y a pas d'appel de Dieu reçu sans appel humain qui l'ait relayé. Alors vient la grande question pour nous, aujourd'hui : sommes-nous une Eglise qui relaie l'appel de Dieu ? Non pas une Eglise qui, de son propre chef, s'autoriserait à délivrer son propre message au monde. Non pas une Eglise qui, fière de son *pedigree*, oserait du coup se mettre en avant. Mais une Eglise à l'image de ce vieux prêtre Eli, qui ne payait pas de mine, qui n'avait rien pour attirer l'admiration, mais qui a su être témoin. Une Eglise qui, dans les murmures de la nuit et les bruits du monde, ose dire à celles et ceux qu'elle rencontre : Dieu t'appelle, écoute-le.

Au cours des années passées, dans ce message de début de session et cela de manière répétitive, pardonnez-m'en, j'ai invité le synode à placer l'évangélisation au cœur de ses préoccupations. Je l'ai invité à vivre cette évangélisation « à l'intérieur » comme « à l'extérieur » de l'Eglise, à la voir comme l'affaire de tous, à l'envisager sous l'angle de la rencontre, à rechercher les moyens concrets d'un témoignage en croissance. C'est le même sillon que je creuse ici, en m'interrogeant encore avec vous : sommes-nous une Eglise qui relaie l'appel de Dieu ?

D'une certaine manière, les grands points de l'ordre du jour de notre session ne font rien d'autre que d'éclairer cette question sous différents angles :

– Faire le point sur « Débat 2000, 2000 débats », c'est chercher à faire résonner avec plus de pertinence l'appel de Dieu au cœur des préoccupations de notre temps<sup>3</sup>.

– Evoquer un éventuel élargissement de la Fédération protestante de France<sup>4</sup>, c'est se demander comment situer et conjuguer notre manière réformée de recevoir et de vivre l'Évangile, au sein de la grande nébuleuse des Églises issues de près ou de loin de la Réforme.

– Reprendre « Va avec cette force que tu as », à la manière dont le Conseil régional le propose<sup>5</sup>, c'est s'interroger : sommes-nous prêts à examiner toute notre vie concrète d'Église, nos activités, sous l'angle de l'annonce de l'Évangile qui est notre raison d'être ?

Ne croyons pas qu'il s'agit là de grandes questions d'un instant sans retombées durables, d'envolées lyriques sans lendemain, de pieuses résolutions qui ne changeront rien. J'ai pour ma part l'intime et ferme conviction que dans cette génération, ou bien nous aurons trouvé les voies d'un témoignage renouvelé et fidèle à l'Évangile que nous avons reçu, ou bien notre Église<sup>6</sup> sera arrivée au terme de son rôle historique.

Sommes-nous une Église qui relaie l'appel de Dieu ? Ce n'est pas seulement dans les ordres du jour synodaux que cette question essentielle est centrale, c'est dans la vie quotidienne de l'Église. Par exemple, et puisque nous vivons en ce moment le plus mauvais pourvoi de nos postes de ministres depuis plusieurs années, j'en profite pour poser cette question : à quoi servent les pasteurs ? C'est une des manières de se demander si nous sommes une Église qui relaie l'appel de Dieu.

A quoi servent nos pasteurs ? « A rien » ou « A pas grand-chose » : c'est une réponse possible. Je la perçois parfois en filigrane, au cours de mes visites. Cette réponse n'est pas loin lorsqu'un ministre ploie sous une multitude d'exigences disparates qui font de lui un prestataire de services sur mesure pour des clients-rois. Elle n'est pas loin lorsque, à l'inverse, un conseil voit son pasteur se limiter aux activités qui lui plaisent personnellement. Elle n'est pas loin lorsqu'un pasteur entend un « pilier

---

<sup>3</sup> « Débat 2000, 2000 débats » désigne une opération menée par l'Église réformée de France au cours des années 2000 à 2002 en vue de témoigner de l'Évangile, de partager ses convictions et d'évoluer dans leur formulation, au travers d'une multitude de rencontres, de débats et de manifestations souvent organisées en partenariat avec d'autres Églises ou mouvements.

<sup>4</sup> La Fédération protestante de France est engagée dans un dialogue interne et externe en vue d'un éventuel élargissement à plusieurs unions d'Églises, principalement pentecôtistes et adventistes.

<sup>5</sup> Sur la proposition du Conseil régional, le synode d'Angers a invité toutes les Églises locales de la région et les instances régionales à examiner concrètement leurs activités à la lumière de la mission de l'Église : annoncer au monde l'Évangile. Il a adopté un petit « Guide pratique pour l'analyse et pour l'action » dans ce but.

<sup>6</sup> C'est ici la seule Église réformée de France qui est visée !

de paroisse » dire à son fils : « Surtout, plus tard, ne fais pas pasteur ! » (*sic*). Elle n'est pas loin quand nous nous répétons avec insistance que « les pasteurs nous coûtent cher ». Elle n'est pas loin lorsqu'un conseil presbytéral attend de son pasteur qu'il soit « aux ordres » et qu'il se coule dans le cahier des charges sans en changer une ligne. A quoi servent nos pasteurs ? Si nous pensons que le pasteur est la femme, l'homme qui nous est donné pour que la vie paroissiale fonctionne mieux, pour que les paroissiens voient leurs besoins religieux satisfaits, alors oui, pardonnez-moi de vous le dire, je pense que nos pasteurs sont superflus. Dans une Eglise de la Réforme, nous n'avons pas besoin de serviteurs spécialement disponibles pour cette tâche.

Mais les ministres, et en particulier les pasteurs dans les Eglises locales, ne sont pas donnés par Dieu à l'Eglise pour l'Eglise. Ils sont donnés à l'Eglise pour le monde. Ils sont donnés à l'Eglise pour que l'Evangile soit annoncé au monde. C'est cela le service spécifique du pasteur : dans l'attention à chacun et par le service de la Parole, veiller à ce que l'Evangile retentisse au sein de l'Eglise et à ce que l'Eglise le fasse retentir dans le monde. C'est d'ailleurs pourquoi le pasteur est toujours situé sur une ligne de crête délicate, à la recherche d'un équilibre jamais acquis : il est placé à la fois au sein de la communauté et face à elle, il est son compagnon mais aussi son visiteur. De ces ministères pastoraux-là, recentrés sur l'essentiel, rappelant à l'Eglise sa raison d'être, nous avons grand besoin et nous manquons.

Sommes-nous une Eglise qui relaie l'appel de Dieu ? Sommes-nous une Eglise qui s'efforce de faire entendre cet appel en son sein et autour d'elle ? Sommes-nous une Eglise qui se met ou se remet périodiquement en ordre de marche, tout entière orientée par cette mission qui lui est confiée, par exemple en « utilisant » au mieux les ministres que Dieu lui donne ?

### **3. Osons transmettre l'appel de Dieu**

J'ai le sentiment qu'une prise de conscience s'est opérée dans notre Eglise sur ces questions, depuis quelques années. Cela me rend optimiste. Il me semble que le point où nous butons désormais, c'est le passage à l'acte de la transmission. Nous percevons mieux, comme le dit notre Discipline, que notre mission est « d'annoncer au monde l'Evangile », quelles que soient les manières légitimement diverses de comprendre ces mots. Mais nous ne savons guère comment faire et nous nous heurtons à des difficultés que nous craignons parfois même d'aborder. Je voudrais donc terminer ce message en évoquant quatre d'entre elles, quatre obstacles de natures et d'importances diverses, opposés à une Eglise qui voudrait oser transmettre l'appel de Dieu.

*Premier obstacle* : comment transmettre l'appel de Dieu sans être perçu comme intolérants ? Il est très mal vu, aujourd'hui, d'exprimer des convictions religieuses fermes. Très vite, l'affirmation de ce que l'on croit est ressentie comme une agression. Le contexte français est particulièrement sensible sur ce point et cette sensibilité semble se renforcer, comme en témoignent certains dérapages dans la lutte contre les méfaits des sectes ou certaines crispations laïcardes. Bien sûr, les attentats du 11 septembre dernier, ce qui les a précédés comme ce qui les suit, renforcent considérablement le climat d'inquiétude, de suspicion à l'égard de la sphère religieuse – et parfois à bon droit, naturellement. Mais plus profondément encore, cette méfiance grandissante trouve un terrain favorable dans une mentalité diffuse qui valorise à l'extrême l'intériorité individuelle. Pour beaucoup de nos contemporains, toute spiritualité doit se réduire à laisser grandir ce qui est déjà là, au fond de soi, comme des potentialités dormantes. La vie spirituelle ne peut être que de l'ordre de l'éveil, de l'épanouissement, de la réalisation de soi, et toute interpellation extérieure relève alors du parasitage, voire de l'intrusion.

Si l'environnement que j'évoque trop brièvement est bien tel, cela ne signifie pas qu'il faille y consentir, même si notre sobriété protestante pourrait nous y porter. Ce qui dort au fond de l'homme, c'est autant une ouverture à l'émerveillement qu'une capacité à la barbarie. Et l'écoute de soi-même revient souvent à découvrir un vide sidéral : les effondrements psychiques que j'évoquais en commençant en sont un signe. On ne répétera jamais assez que c'est précisément l'affirmation de ses convictions, à la fois sereine et ferme, respectueuse et responsable, attentive et argumentée, qui oppose le meilleur rempart au fanatisme. Le fanatisme religieux prospère dans l'ignorance, dans le désert spirituel et théologique de notre société, pas dans le débat informé. Peut-être les protestants français ont-ils une responsabilité plus particulière dans ce domaine, puisqu'ils sont héritiers d'une tradition qui cherche à conjuguer témoignage et laïcité, foi et raison, prédication et débat. Osons transmettre l'appel de Dieu, sans craindre la méfiance, parfois compréhensible mais parfois injustifiée, opposée de plus en plus souvent à toute conviction religieuse clairement exprimée.

*Deuxième obstacle* : comment parler de vocation dans un monde qui valorise le changement permanent ? Sous cet angle, la notion d'appel, ou encore de vocation, semble en effet avoir quelque chose d'inadapté à notre société. Car comment faire résonner une dimension de vocation dans la vie conjugale et familiale, alors que tant de familles se décomposent et se recomposent ? Comment voir sa vie professionnelle comme réponse à une vocation, alors que l'on sait qu'il faudra changer de métier une ou deux fois au cours de sa carrière ? Comment, en somme, articuler la stabilité qu'implique l'idée de vocation à la mobilité parfois extrême de la vie contemporaine ?

Il est exact que les itinéraires de tout un chacun sont aujourd'hui moins lisibles qu'hier et que les « virages de la vie » sont plus nombreux et plus délicats. Mais cette difficulté grandissante doit nous conduire non pas à renoncer à les déchiffrer, mais au contraire à y accorder plus d'attention. Concrètement, il me semble que notre Eglise devrait être plus attentive à proposer de prendre du recul à l'occasion des événements de la vie. Depuis longtemps, les naissances, les mariages ou les décès sont des occasions de rencontre et, précisément, d'accompagnement des saisons de la vie. Mais si ces saisons se raccourcissent et se multiplient, alors pourquoi ne pas multiplier les occasions de les accompagner ? La fin de l'adolescence, les déménagements, le départ des enfants du foyer, le divorce, les changements professionnels, la retraite, que sais-je encore, toutes ces étapes qui peuvent être parfois autant de ruptures sont des lieux où, précisément, il est plus problématique donc plus nécessaire de « relire » sa vie, en se demandant : quel en est le fil conducteur ? A quoi Dieu m'appelle-t-il ? Le succès des groupes d'accompagnement professionnel ou conjugal, par exemple, lorsqu'ils existent, témoignent de ce qu'une parole est alors attendue. Une parole non pas générale, perçue comme venant d'en haut et toute prête, mais passée au creuset d'un accompagnement, d'une rencontre en vérité. Là aussi, osons retransmettre l'appel de Dieu, et cela d'autant plus que cet appel est plus problématique à discerner.

*Troisième obstacle* : comment mieux accorder nos actes quotidiens avec nos paroles ? Ce point paraîtra peut-être trivial, voire incongru, et pourtant je me suis résolu à l'évoquer ici. Parler de vocation, très bien ; évoquer la notion d'appel, comme je le fais à présent, parfait. Mais quelle place faisons-nous, dans nos préoccupations, à la réponse aux appels les plus banals que nous recevons ? Je pense très prosaïquement au nombre croissant d'invitations qui ne suscitent aucun écho, de lettres qui ne reçoivent pas de réponse, de demandes d'inscriptions à des sessions ou des rencontres que l'on ne se soucie pas de renvoyer. Cette difficulté me semble croissante, un peu partout : monde scolaire et associations, mais aussi vie sociale et politique, ou vie d'Eglise. Ceux qui ont pour charge d'organiser du travail collectif, des rencontres nécessitant une logistique qui ne peut pas être de dernière minute, la ressentent sans doute plus vivement. Il y a là une trace de cet individualisme, insidieux et ravageur quand il traduit un mépris de fait des attentes ou du travail des autres. Veillons à ce que cette attitude ne sape ni ne décrédibilise notre parole, en particulier notre parole à nous ministres, et tout particulièrement lorsque nous avons par ailleurs le souci de transmettre l'appel de Dieu.

*Quatrième et dernière difficulté que je souligne ici* : oser transmettre l'appel de Dieu, fort bien, mais l'appel à quoi ? Il ne peut guère y avoir

de réponse universelle à cette question. Ou plutôt, une réponse globale n'épuise pas la manière dont cette question résonne dans la vie de chacun. C'est Dieu qui appelle. Et son appel est singulier pour Abraham ou Jonas, Jacques fils d'Alphée ou Saul de Tarse, pour toutes celles et tous ceux qu'il a appelés depuis lors, pour toutes celles et tous ceux que nous serons appelés à rencontrer sur notre chemin de témoins. Je crois pourtant qu'il y a trois dimensions de l'appel auxquelles nous pouvons être plus attentifs aujourd'hui, en raison des résistances que nous y opposons plus facilement : l'appel à croire, l'appel à servir, l'appel à envisager de s'engager dans un ministère.

– Appeler à croire. C'est-à-dire à entrer dans cette relation fondatrice que Dieu donne et à en vivre. Mais précisément, dira-t-on, si elle est donnée, pourquoi appeler à y entrer ? Parce que nul n'y entrera s'il n'y est appelé. Dieu fait ce qu'il veut, évidemment ! Mais il a choisi de se lier à notre finitude, d'habiter nos limites, de parler par notre voix. Je l'évoquais à propos de la vocation de Samuel tout à l'heure : sans la voix du vieil Eli, Samuel n'aurait pas reçu l'appel de Dieu. La Réforme a redécouvert, au XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il fallait la voix vivante d'un prédicateur, au sens le plus large de ce terme, pour que l'Evangile soit reçu et que la foi naisse. Aujourd'hui, il nous faut surmonter nos pudeurs pour oser tout simplement dire les « gros mots simples » de la foi à nos proches, à notre entourage, à celles et ceux que nous rencontrons. Non pas nécessairement monter sur de nouvelles estrades de bois ou d'électronique pour faire des effets de manche. Mais oser dans la rencontre, en vis-à-vis, avec un infini respect qui n'exclut pas l'audace, dire les mots crus de ce que nous croyons.

– Appeler à servir. Non pas à se servir, comme y invitent la logique de la consommation, la culture de l'immédiateté, le déséquilibre néocolonialiste du monde, ou l'exemple trop fréquent de responsables médiatisés. Servir, car il n'y a pas au fond d'autre socle à notre vie commune. Que ce soit dans la vie politique, la vie professionnelle, la vie sociale et associative, la vie familiale, bien sûr la vie d'Eglise, le service est le premier et le dernier mot de ce à quoi nous sommes appelés les uns pour les autres.

– Appeler, enfin, à s'engager dans un ministère, qui est une forme particulière de service. Et c'est à l'engagement dans le ministère pastoral, à travers toutes ses diversités et tous ses modes d'exercice, que je pense particulièrement ici. Actuellement, cinq jeunes issus de notre région poursuivent des études de théologie. C'est peu, c'est très peu. A ce rythme, nous n'aurons dans quelques années plus aucun souci financier ! Mais faut-il s'en réjouir ? Et surtout faut-il s'étonner ? Osons-nous dire à nos catéchumènes, à nos enfants, qu'il est possible de faire converger sa vie professionnelle, sa foi et le service de l'Eglise ? Osons-nous leur dire que cette voie-là aussi est ouverte ? La fonction pastorale évolue et elle évoluera encore ; elle ne vient pas s'opposer au sacerdoce universel

puisque, bien au contraire, elle vise à le nourrir et le renforcer ; elle est plus nécessaire dans un monde global où la proximité et le contact sont plus avidement recherchés. Encore faut-il qu'il y ait des femmes, des hommes, qui puissent porter cette fonction et qui s'y sentent appelés non seulement par le Seigneur vivant – cela, c'est son affaire – mais aussi par une communauté qui désire les accueillir – et cela, c'est notre affaire.

J'ai évoqué quatre difficultés, parmi d'autres, qui viennent parfois entraver notre volonté ou notre capacité à transmettre l'appel de Dieu. Mais bien sûr, ce qui est au fond décisif, c'est la mission elle-même que Dieu confie à l'Eglise. Et le défi qui en découle, c'est que l'Eglise ose toujours replacer au centre de sa vie cette mission, pour que toute son activité s'en trouve orientée et quand il le faut, ré-orientée.

Nous vivons d'appels reçus et, de manière ultime, nous vivons de l'appel reçu de Dieu, de la vocation qu'il nous adresse. Nous sommes témoins, envoyés pour faire résonner cet appel autour de nous. Alors, les uns avec les autres, dans la reconnaissance pour ce que nous avons reçu, osons transmettre l'appel de Dieu. Voilà ce que j'ai essayé de vous dire aujourd'hui.

Et c'est précisément dans la reconnaissance que je voudrais mentionner ici les noms de quelques-uns de ces témoins, qui nous ont précédés dans la foi et qui nous ont quittés depuis notre dernier synode. Avec bien d'autres, ils ont marqué chacun à leur manière nos Eglises de l'Ouest et notre vie commune dans les consistoires et la région : Marcel Richaud, Paul Thebaud, Robert Beaurin, le pasteur Ray Teeuwissen, René Paillat.

Dieu a appelé, Dieu appelle et Dieu appellera encore. Son appel ne résonnera pas hors des mots que nous oserons articuler. C'est pourquoi nous pouvons avancer ensemble, avec confiance, dans l'obéissance à la mission qu'il nous confie, dont nous sommes les bénéficiaires et les témoins. ■